



HAL
open science

“ Expériences en philosophie morale dans le roman libertin du dix-huitième siècle ”

Colas Duflo

► To cite this version:

Colas Duflo. “ Expériences en philosophie morale dans le roman libertin du dix-huitième siècle ”. Odradek, 2016, “ Like a Novel ” Crossing Perspectives between Knowing, Story and Digression, 2 (1), <https://odradek.cfs.unipi.it/index.php/odradek/article/view/53>. hal-03958028

HAL Id: hal-03958028

<https://hal.science/hal-03958028v1>

Submitted on 26 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License



DR ADEK

Studies in Philosophy of Literature, Aesthetics
and New Media Theories

Vol. II Num. 1 2016

ISSN 2465-1060
[online]

“LIKE A NOVEL”

CROSSING PERSPECTIVES BETWEEN
KNOWING, STORY AND DIGRESSION

Edited by Matteo Bensi and Matteo Marcheschi

powered by

ZETESIS
RESEARCH GROUP

<http://zetesisproject.com/>

Scientific Board:

Prof. Leonardo Amoroso (Università di Pisa), Prof. Christian Benne (University of Copenhagen), Prof. Andrew Benjamin (Monash University, Melbourne), Prof. Fabio Camilletti (Warwick University), Prof. Luca Crescenzi (Università di Pisa), Prof. Paul Crowther (NUI Galway), Prof. William Marx (Université Paris Ouest Nanterre), Prof. Alexander Nehamas (Princeton University), Prof. Antonio Prete (Università di Siena), Prof. David Roochnik (Boston University), Prof. Antonietta Sanna (Università di Pisa), Prof. Claus Zittel (Stuttgart Universität)

Executive Board

Matteo Bensi, Danilo Manca (coordinator), Lorenzo Serini, Valentina Serio, Marta Vero

Review Board:

Alessandra Aloisi, Pia Campeggiani, Ester Fuoco, Annamaria Lossi, Cathrin Nielsen, Francesco Rossi

ODRADEK. Studies in Philosophy of Literature, Aesthetics and New Media Theories.
ISSN 2465-1060 [online]

Edited by Associazione “Zetesis-Progetto di studi e Dialoghi Filosofici”,
via Paoli, 15 - 56126 Pisa. Registered by Agenzia delle Entrate di Pisa, n. 3705, serie III,
23.10.2014



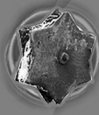
License Creative Commons

Odradek. Studies in Philosophy of Literature, Aesthetics and New Media Theories
di Zetesis is licensed under a Creative Commons attribution, non-commercial 4.0
International.

Further authorization out of this license terms may be available at <http://zetesisproject.com> or writing to: zetesis@unipi.it.

Layout editor: Stella Ammaturo

Volume Editors: Matteo Bensi, Matteo Marcheschi



DR ADEK

Studies in Philosophy of Literature, Aesthetics
and New Media Theories

Vol. II Num. 1 2016

ISSN 2465-1060
[online]

“LIKE A NOVEL”

CROSSING PERSPECTIVES BETWEEN
KNOWING, STORY AND DIGRESSION

Edited by Matteo Bensi and Matteo Marcheschi

powered by

ZETESIS
RESEARCH GROUP

<http://zetesisproject.com/>

Expériences en philosophie morale dans le roman libertin du dix-huitième siècle

Colas Duflo
Université Paris Nanterre - CSLF/Litt&Phi

Abstract

Eighteenth century novels can often be read as an attempt of the narrative philosophy in a time of secularization of moral norms. Libertine novels, which describe attitudes breaking out with official moral norms and assuring them in human nature, characterize the norms, which encourage, and contrast with, the reader to think in a critical way. This paper explores different aspects of this fictional rethinking of moral norms, by focusing on different examples of the clandestine literature.

Thérèse, au couvent, se masturbe mais, convaincue par un prêtre superstitieux que c'est un grand crime, elle en éprouve de la culpabilité et elle s'en punit par «le jeûne, le cilice et la méditation» qui, «en détraquant la machine», la guérissent de sa passion et la conduisent au tombeau¹. Thérèse, retirée du couvent, se masturbe mais, rassurée par son nouveau directeur spirituel, l'abbé T..., sur le caractère naturel et par conséquent légitime de cette pratique, elle nage dans un torrent de volupté et retrouve son équilibre: «Ma santé s'était entièrement rétablie, ma conscience était tranquille par les soins de mon Directeur, qui me donnait des conseils sages et combinés avec les passions humaines»².

Agathe et Agnès se caressent réciproquement, mais l'excès de plaisir ressenti par Agnès l'inquiète sur le salut de son âme et elle envisagerait de s'infliger la discipline sur les conseils de son confesseur si Agathe, plus instruite et mieux conseillée, ne lui démontrait qu'elle n'a rien fait qui soit directement opposé aux commandements de Dieu: «Ce beau corps qui n'est coupable d'aucun crime sera-t-il encore traité comme le plus infâme scélérat qui soit au monde?»³

Les personnages du roman clandestin vivent et racontent des expériences sexuelles qui les mettent en conflit avec les normes morales catholiques. Réfléchissant sur ces expériences, ils produisent de nouvelles normes qui permettent de les interpréter, d'en comprendre le sens et, par là, de les légitimer,

1 *Thérèse philosophe* (1748), pp. 82-83.

2 *Ibidem*, p. 116.

3 Chavigny de la Bretonnière L. de (1682), p. 101.

particulièrement en mettant en avant la nature, telle qu'elle s'exprime dans les besoins des corps. À la lumière de cette nouvelle norme, ils peuvent en retour repenser les anciennes et, le cas échéant, déchiffrer l'authentique volonté divine telle qu'elle se dit dans la nature humaine et non dans la parole des prêtres. Le roman libertin est une approche expérimentale des fondements de la métaphysique des mœurs.

Reconfiguration diégétique de problèmes éthiques: l'expérience doit être racontée – d'où le roman, qui fait le récit d'aventures arrivées à des personnages – et elle nécessite, parce qu'elle trouble les lignes et les normes reçues, d'être interprétée – d'où le roman réflexif. Qu'est-ce donc que la philosophie morale narrative dans le cas présent? C'est l'élaboration d'expériences de pensée qui doivent faire l'objet d'un récit, qui mettent en question les normes morales et qui sont accompagnées de discours qui produisent des textes hybrides obligeant le lecteur à changer constamment d'assiette de réception dans des dispositifs fictionnels visant à produire sur lui des effets réels de dérangement, érotiques et philosophiques.

L'incipit de *Thérèse philosophe* célèbre ainsi d'emblée les noces de la scène lascive et du raisonnement, et quantité d'autres textes parfois bien plus négligeables les mettent en œuvre, tel ce *Triomphe des religieuses ou les nonnes babillardes*, constitué de courts dialogues très inspirés de la *Religieuse en chemise* et de l'*Aloysia*. Voici sœur Julie et le frère Côme. Il veut la convaincre de coucher avec lui. Elle le prévient pourtant: «Tous vos discours sont inutiles»⁴. C'est pourtant bien de

4 *Le Triomphe des religieuses* (1748), vol. V, p. 219.

discours qu'il va l'abreuver, car il argumente: «Revenez d'une prévention où la superstition vous a jetée mais que j'ai bannie pour jamais de mon esprit»⁵. Et sa dissertation, bien que réduite à un ensemble de lieux communs antisuperstitieux peu développés, produit de bons effets sur sœur Julie qui sans doute ne demandait qu'à se laisser convaincre: «Ah! mon cher Frère, que vos instructions sont salutaires! Déjà je vois se dissiper les ténèbres qui obscurcissaient mes yeux, mon esprit est embelli d'une nouvelle intelligence, il se détache insensiblement de toutes les absurdités dont il était obsédé. Le flambeau de l'amour m'éclaire, mon cher frère, je me rends»⁶. On voit que l'isotopie de l'opposition lumière-obscure est ici appliquée conjointement à l'instruction intellectuelle et à l'amour, justifiant l'articulation de la raison et du plaisir par un co-éclairage du sujet pensant et désirant. Mais, parce que le sujet est d'abord corps, sœur Julie s'inquiète maintenant du danger d'être enceinte, et les éléments de pensée antisuperstitieuse du frère Côme cèdent la place au cours de physiologie humaine, déplaçant littéralement le champ de l'éducation morale du souci spirituel à la compréhension du corps humain – la remplaçant ostentatoirement, devrait-on plutôt dire, au seul lieu qui lui importe vraiment, une fois admis, comme le dira bien plus tard Diderot, «l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas»⁷ – ce qui se traduit par une longue dis-

5 *Ibidem*, p. 220.

6 *Ibidem*, p. 221.

7 C'est, on s'en souvient, le sous-titre du *Supplément au Voyage de Bougainville*.

sertation expliquant le mécanisme de la conception et la manière de l'éviter par le retrait: «Je veux que vous me sachiez gré de vous avoir donné connaissance de choses si nécessaires au repos des heureux amants, et si favorables au plaisir des sens»⁸.

On a souvent décrit le XVIII^e siècle comme un moment important de sécularisation de la pensée morale. On a certainement très sous-estimé, en revanche, la manière dont le roman, et les débats qu'il met en scène ou dont il fait les données de ses scénarii, contribue à ce mouvement⁹. Il est pourtant clair que les grandes œuvres romanesques du XVIII^e siècle sont le lieu d'une investigation en philosophie morale dont la richesse et la complexité n'a rien à envier aux œuvres d'autres genres. Dans *Le Doyen de Killerine* par exemple, Prévost fait de la confrontation de la morale mondaine et de la morale chrétienne le point de départ d'un récit qui le mène à l'invention romanesque d'une forme inédite de saga familiale et dont le point de vue narratif adopté, en lui-même, conduit le lecteur à réfléchir sur les impasses et les contradictions de la vertu apparemment la mieux fondée¹⁰. Ou, pour prendre un autre exemple, Marivaux dans *La*

8 *Ibidem*, p. 222.

9 Voir par exemple Schneewind J.B. (1998). Ce qui est le plus révélateur dans ce vaste volume de 774 pages n'est pas l'absence quasi-totale du roman (en réalité, certains sont même cités par accident, lorsque l'écrivain l'impose – Voltaire, Sade), mais le fait que l'auteur n'y songe manifestement pas un seul instant comme un lieu où s'élaborent aussi les débats d'une époque et ses objets de pensée – ce qui l'aurait peut-être amené à s'interroger sur ce qui se passe chez l'abbé Prévost et sur son importance pour tous les penseurs de la période ou, de même, dans le domaine anglophone, chez Richardson, ou encore à se demander si Rousseau accomplit, avec *La nouvelle Héloïse*, quelque chose qui pourrait intéresser le sujet qui l'occupe.

10 Voir notamment les articles de Sylviane Albertan-Coppola et de Érik Leborgne dans Bournonville C., Duflo C., Faulot A. et Pelvilain S. (2015).

vie de Marianne inscrit tout le trajet de son héroïne dans la tension et l'impossible coïncidence entre les normes sociales et les valeurs morales¹¹.

Le roman libertin, lui aussi, explore des situations qui obligent à mettre en perspective les normes morales, mais en mettant l'accent sur le sexuel, que les autres laissent souvent dans l'implicite, et en créant un espace de trouble, que la réaffirmation de normes ne vient pas toujours combler. Car la justification des personnages par la «nature», on y reviendra, a peut-être pour effet de les apaiser, eux, de manière intrafictionnelle, mais elle laisse plus le lecteur devant le problème de la concurrence des normes, ou devant celui de l'inadéquation des attentes sociales et de la nature humaine, sans même parler des impératifs religieux, que devant une «solution» qui viendrait immédiatement remettre les passages à la limite dans un autre droit chemin.

Ce faisant, il produit un effet qui n'a peut-être pas été estimé à sa juste valeur, sur l'histoire des idées littéraires et du rapport de la littérature à la morale. Contre les poncifs les plus répétés, de préface en préface, et souvent sans trop y croire, par toute la littérature de son temps, le roman libertin assume complètement le fait que la littérature n'a pas de fonction de réassurance morale, et que l'exigence esthétique de jouissance du texte n'a pas à être soumise à l'exigence éthique de sa bonne influence sur le lecteur. La formidable ironie de Dom Bougre en ouverture de ses *Mémoires* n'est pas moins efficace pour démonétiser par le ridicule l'attente morale en matière

11 Voir par exemple Martin C. (2014), pp. 101-105.

de littérature que la défense de Baudelaire, plus d'un siècle plus tard, assurant qu'il n'écrivait pas pour l'éducation des jeunes filles: «Quelles grâces n'ai-je pas à rendre au Tout-Puissant dont la miséricorde m'a retiré de l'abîme du libertinage où j'étais plongé, et me donne aujourd'hui la force d'écrire mes égarements pour l'édification de mes frères»¹².

Le choix de modes réflexifs de l'écriture fictionnelle (roman-mémoires, roman épistolaire), mais aussi le jeu permanent sur le second degré et l'intertextualité, qui soulignent la littérarité du texte et obligent ainsi le lecteur à penser les effets de la fiction que, dans le même temps, il lit (ce qui vaut aussi pour le conte à la manière orientale), permettent la multiplication d'expériences fictives, lues comme telles et racontées avec la distance requise pour que l'effet de présence n'aveugle pas la pensée, qui vont questionner dans leurs fondements les interdits moraux les mieux partagés en matière de sexualité – laquelle tient une place majeure dans la remise en question parce qu'elle est ce vers quoi semblent rayonner tous les interdits, et à partir de quoi, comme le montrera la politique-fiction du *Supplément au Voyage de Bougainville*, comme tout fait système, on peut repenser au moins par hypothèse l'ensemble des rapports sociaux.

Dès lors, en effet, que les impératifs transmis par l'Église sont mis entre parenthèses, et dès lors que le désir est compris comme consubstantiel à la nature humaine et en tant que tel relevant pas du

¹² *Histoire de Dom B***** (1741), t. I, p. 335. «Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage» (Baudelaire C. (1980), p. 131).

couple fautive-culpabilité, y a-t-il des conduites en matière sexuelle qui soient plus ou moins légitimes que d'autres, plus ou moins normales, plus ou moins condamnables? Le roman libertin explore ces questions en proposant une entreprise concertée de variations déconcertantes des points de vue par la multiplication des expériences fictionnelles.

Le petit roman de Nerciat, *Le doctorat impromptu* (1788) joue précisément, dès son titre même, sur ce démenti renversant donné par l'expérience à toute norme morale en matière sexuelle. Il s'agit de deux lettres envoyées par Érosie à Juliette, donc d'un récit à la première personne mais, à la différence du roman-mémoires, qui raconte des actions situées dans un temps proche du présent de l'écriture: en l'occurrence il s'agit de saisir un moment crucial de transformation de la narratrice. Érosie, donc, écrit à Juliette, restée au couvent, avec laquelle elle a entretenu une relation amoureuse, pour lui dire pourquoi elle a renoncé au «système anti-masculin»¹³ qu'elle avait développé à la suite d'expériences amoureuses décevantes, notamment avec un magistrat «imbu de la tristesse de Young, des sophismes de Jean-Jacques»¹⁴ – le roman libertin aime à se moquer du genre larmoyant et sentimental. Le système en question, développé dans la nécessité du cloître, est remis en question parce que, sortie du couvent pour se rendre chez son futur mari, elle découvre les joies de la sexualité hétérosexuelle avec le jeune neveu de celui-ci dont la rencontre est l'expérience qui

13 Nerciat A. de (1788), p. 11.

14 *Ibidem*, p. 13.

la fait «déroger à [ses] principes»¹⁵. La deuxième lettre d'Érosie à Juliette donne d'abord le récit inséré du jeune homme qui lui raconte en miroir ses expériences, d'abord homosexuelles, chez les bons pères chargés de l'éduquer, puis hétérosexuelles avec la jeune épouse d'un marquis sexagénaire. Mais voici que survient le méchant abbé Cudard, chargé d'éduquer le neveu, qui menace de dénoncer les deux jeunes gens et qui exige les faveurs d'Érosie pour prix de son silence. Conformément au goût prêté au religieux dans ces romans, il s'empare du derrière d'Érosie tandis que le neveu reste devant. Érosie, dans le désordre de l'opération, finit même par s'abandonner complètement à Cudard et par y trouver du plaisir. Deux pages de conclusions réflexives viennent tirer le bilan de cette succession d'expériences renversantes: la «tendresse» va au jeune homme, mais le «mécanisme» favorise l'usurpateur:

Mon inimaginable aventure a bien de quoi mettre en défaut tout système sur la cause et les effets de l'amour et de la volupté! [...] Je veux rire de mon aventure au lieu de m'en affliger; et si ma bégueule de raison veut m'ennuyer de ses tristes reproches, que me répondra-t-elle quand je lui répliquerai: Sottise, à la bonne heure; mais j'ai eu bien du plaisir¹⁶.

Le rire sceptique salue l'échec de la raison devant le plaisir, et le doctorat de cette Érosie devenue si savante en si peu de temps salue l'impossibilité de tout système devant la mécanique des corps. Il n'y a

15 *Ibidem*, p. 31.

16 *Ibidem*, pp. 70-71.

pas de conclusions à tirer de cette aventure et il faut bien dire que Nerciat, qui arrive à la fin de la période et dans un moment certainement moins propice à l'expression des Lumières, fussent-elles hétérodoxes, évite en général le déploiement dissertatif, même s'il croise ici la rhétorique des romans clandestins à ambition philosophique.

Le plus important dans ces remises en question fictionnelle de la norme, mais aussi le plus largement promu de ces renversements dans la littérature clandestine, est l'expression de la parole féminine en matière amoureuse (seule permise par la fiction puisque ce sont des hommes qui écrivent). Ce sont les sœurs qui dialoguent et qui justifient la légitimité de leur désir dans *La religieuse en chemise* (1683), c'est Suzon, dans un récit inséré, qui raconte à Saturnin son histoire et ses découvertes de la sexualité dans *Dom Bougre* (1741), et tous ces discours justifient au passage la masturbation, l'homosexualité féminine, la relation hétérosexuelle hors mariage et les pratiques qui doivent l'accompagner si l'on veut éviter le risque d'être enceinte – risque double dont on comprend qu'il soit une des hantises qui parcourt ces textes, surtout lorsqu'ils sont écrits d'un point de vue féminin, fut-ce par un homme: risque du scandale de la grossesse hors mariage qui ruine les perspectives sociales d'une jeune femme et risque pour la vie puisque la mortalité en couches est très importante.

Mais ce faisant, c'est l'image de la femme philosophe que le roman clandestin promeut, comme en témoignent deux textes publiés en 1748 qui font, pour ce faire, retour à la fiction antique: *Psaphion ou*

la courtisane de Smyrne. Fragment érotique traduit du grec, de Meunier de Querlon, et *Hipparchia, histoire galante, traduite du grec*, souvent attribuée à Godard de Beauchamps¹⁷. Psaphion, la courtisane antique, est figure de la maîtrise de soi qui échappe à la domination masculine, décide de son plaisir et de celui avec qui elle le partage. Elle appartient ainsi à toute cette galerie de personnages fictionnels qui renversent la norme masculine en matière de désir et échappe au stéréotype de la femme passive, innocente victime qui n'aurait au mieux que la force du refus pour préserver la prétendue pureté que l'ordre social lui impose. La figure d'Hipparchia est plus intéressante encore, parce que l'auteur de cette «histoire philosophique» fait ici parler la figure historique – qui avait déjà suscité les réflexions, notamment, de Bayle – de la femme qui choisit de s'engager dans la secte cynique. Or les cyniques sont précisément, comme le montre la figure de Diogène, ceux qui viennent poser des questions philosophiques au public non par des thèses qu'ils développeraient de manière professorale, mais par des performances, interventions sur le théâtre de la cité qui doivent faire l'objet de récits, comme autant d'exemples et anecdotes de mises en question narratives des normes¹⁸. Hipparchia est connue depuis Diogène Laerce par trois anecdotes à partir desquelles s'élabore la fiction de Godard

17 Ces deux textes ont récemment fait l'objet d'une excellente édition critique avec une présentation à laquelle nous sommes ici très redevables, sous le titre *Courtisanes philosophes, Psaphion, courtisane de Smyrne et Hipparchia, histoire galante* (1748).

18 Les éditeurs rappellent ici le commentaire donné par Michel Foucault de cette pratique cynique du scandale dans Foucault M. (2009).

de Beauchamps: elle choisit elle-même son mari, le vieux et pauvre Crates, contre l'avis de sa famille, elle affirme son droit de philosopher dans une assemblée d'hommes, et surtout elle s'unit en public à Crates sous le portique d'Athènes, comme le font les chiens (l'épisode est connu comme celui de la «cynogamie»), affirmant par là la naturalité de l'acte sexuel et le caractère artificiel et construit de la pudeur qui nous amène à avoir honte d'une action qui devrait être considérée comme noble et louable puisqu'elle produit la vie. «Quelles louanges ne méritai-je pas, pour avoir triomphé des préjugés de tout un Peuple spectateur, envieux de ma fermeté?»¹⁹ s'exclame l'héroïne de Godard de Beauchamps.

Hipparchia vient questionner de façon provocante et transgressive la différence entre les exigences de la nature et les normes sociales, mais aussi la construction sociale de la différence des places attribuées aux hommes et aux femmes dans la société comme dans la relation au désir. Comme le disent les éditeurs modernes:

Avec la question de la naturalité des actions sexuelles, Cratès et Hipparchia prennent place dans une série d'*exempla* au service du discours sceptique sur la relativité culturelle et le poids de la coutume dans l'évaluation des seuils de tolérance à la pudeur et à tout un ensemble de

19 *Ibidem*, p. 109. La question de la honte attachée à «l'action génitale» (comme dirait Montaigne, *Essais*, III, 5) et de son caractère naturel ou artificiel est un débat qui intéressera beaucoup tous ceux qui seront amenés à commenter les descriptions de Tahiti données par les voyageurs (et au premier chef Diderot, qui connaissait le commentaire de saint Augustin sur l'impossible cynogamie de Cratès aussi bien que l'article que Bayle consacre à Hipparchia).

pratiques perçues, soit comme impliquant une proximité à l'animalité, soit comme traversant un tabou de la civilisation (le cannibalisme, l'homosexualité, la communauté des femmes, le vol... autant de thèmes qui intéresseront les grands libertins sadiens)²⁰.

Mais, bien avant Sade, le roman clandestin met en scène des histoires qui interrogent ces tabous de civilisation. Avec son sens aigu de la provocation, l'auteur de *Dom B****, comme son titre l'indique, n'hésite pas à faire l'éloge des relations hétérosexuelles comme homosexuelles tant masculines que féminines, et multiples, et publiques, et incestueuses, etc. La deuxième partie du roman, dans un monastère qui pratique la communauté des femmes, est une sorte de tentative d'épuisement de toutes les possibilités en la matière, d'ailleurs sanctionnée par l'épuisement du héros qui, ayant tout essayé, risquerait d'être fatalement victime de l'ennui lié à la satiété si le vieux père Siméon ne lui conseillait, pour changer, de devenir confesseur pour séduire de jeunes dévotes.

Les multiples suites et imitations de l'*Histoire de Dom B**** tenteront, pas toujours avec la même audace, de poursuivre dans cette veine et, pour certaines, d'explorer d'autres limites dans cette confrontation expérimentale et sceptique avec les normes²¹.

²⁰ *Ibidem* p. 32.

²¹ Une des dernières séquelles de *Dom Bougre* n'est plus un roman, mais une série de pamphlets de la période révolutionnaire attribués à Rétif de la Bretonne. Dans *Dom Bougre aux États Généraux*, il fait la liste des actes qui vont contre la population, nouvelle norme en matière de morale sexuelle: filles de joie, sodomie, bestialité, inceste... et propose des remèdes à ces profanations. Sur le caractère parodique de ce texte et les difficultés de son interprétation, voir l'article de Patrick Brasart dans le dossier «*Dom Bougre*, portier de la

Dans les *Mémoires de Suzon*, la narratrice éponyme, poussant la question de la naturalité du sexuel jusqu'à la limite où elle rencontre le fantasme de la bestialité, raconte ainsi le plaisir que lui procure le chien de Mme d'Inville, avant d'envisager l'utilité possible des singes dans la fonction amoureuse:

Cet animal est naturellement si chaud, qu'à défaut de ceux de son espèce, il a souvent forcé des filles et des femmes: le plaisir en tout semblable à celui que procure un homme serait plus grand. D'ailleurs, on n'aurait point de peine à les dresser²².

On dira qu'on est ici dans les bas-fonds de la littérature, et qu'un texte resté heureusement anonyme et qu'on aurait aussi bien fait d'oublier remue ici les vases les plus scabreuses, mais ce serait négliger qu'on n'a ici que l'explicitation brutale d'un questionnement d'époque qui apparaît sous forme allusive dans des textes autrement plus légitimes. Qu'on songe à l'épisode des deux demoiselles oreillonnes dont Candide tue par méprise les deux singes amants au chapitre XVI, dont la source se trouve dans le très sérieux Dapper cité dans la non moins sérieuse *Histoire des voyages* traduite par Prévost, elle-même citée dans la note 10 du *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Rousseau, qui contient la plus tarabiscotée manière de parler de cette expérience de copulation interspécifique sans la nommer²³, sans mentionner les

subversion», à paraître dans *Dix-huitième siècle* n° 49, 2017.

22 *Mémoires de Suzon* (1778), t. II, p. 907.

23 «Il y aurait pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étaient de l'espèce humaine [NB: hypothèse à laquelle Rousseau ne croit

expériences de pensée du docteur Bordeu peint par Diderot sur l'engendrement d'une race de chèvres-pieds qui risqueraient d'être d'effrénés dissolus dangereux pour la sûreté des femmes honnêtes²⁴. Le roman clandestin expérimente les conséquences narratives de problématiques relatives à la continuité de l'homme au reste des espèces, à la naturalité des conduites et à la présence ou l'absence de normes en matière de morale sexuelle, qui préoccupent secrètement toute la pensée de l'époque.

Signe des temps en cette ère préindustrielle, les *Mémoires de Suzon* s'achèvent sur l'invention d'une machine pour se passer d'hommes à l'aide d'un rouet et de huit godemichés, symbole de l'épuisement de la matière narrative mais pas de celui des interrogations sur les normes morales. À la lumière de Sade, Freud et Bataille, nous avons assimilé aujourd'hui l'idée qu'il y a une jouissance de la transgression pour elle-même – et le paradoxe dialectique rassurant que Bataille et Lacan, catholiques hégéliens, en tirent, que d'une certaine façon la transgression réaffirme la loi puisqu'elle a besoin de la loi pour exister. Or cette idée nous semble relativement absente des textes qui nous occupent ici, même lorsqu'ils évoquent l'inceste ou la sodomie (crimes pour lesquels on brûle dirait l'aumônier du *Supplément au Voyage de Bougainville*). Les personnages du roman clandestin ne tirent pas

pas], les observateurs les plus grossiers pourraient s'en assurer même avec démonstration; mais outre qu'une seule génération ne suffirait pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parce qu'il faudrait que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devrait constater le fait, pût être tentée innocemment» (Rousseau J.-J. (1755), note X, vol. III, p. 211).

24 Voir Diderot D. (1769), p. 181.

de plaisir particulier à l'idée du crime: ce n'est pas la transgression qui leur fait plaisir, c'est le plaisir lui-même. Et, si on veut bien les suivre sur ce terrain, ne peut-on pas admettre que l'indifférence du désir à son objet, affirmée fortement par *Dom Bougre*, est beaucoup plus troublante pour les normes en matière de morale sexuelle que la célébration de la transgression? «Quand on bande, tout est bon», dit *Dom Bougre* en son rustique langage; et le siècle policé s'en va discutant la fameuse phrase de Buffon selon laquelle «il n'y a que le physique de l'amour qui soit bon, le moral n'en vaut rien»²⁵. Les questions posées par les récits d'expérience du roman clandestin nous semblent conduire plutôt à une joyeuse entreprise de démolition sceptique qu'à une dramatique mise en scène de reprise dialectique dans la transgression. C'est à nouveau le sous-titre du *Supplément au Voyage de Bougainville* qui récapitule ces expériences de philosophie narrative: faut-il attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas?

Mais ces méthodes cyniques (parce qu'elles passent d'abord par la narration de performances) de démolition sceptique de la norme morale en matière sexuelle n'aboutissent pas, en général, à un immoralisme, mais plutôt à la constitution d'une nouvelle norme, sur la table rase opérée par ce ménage anti-superstitieux, fondée sur la nature humaine et sur les exigences découlant de façon immanente de l'impératif de stabilité de la société. On en trouverait une sorte de résumé topique dans *Hic-et-Haec ou l'élève des RRPP jésuites d'Avignon*, texte attribué

25 Par exemple, Condillac E.B. de (1755), p. 106.

à Mirabeau probablement écrit à lors de son enfermement à Vincennes entre 1777 et 1780, et publié de manière posthume en 1798. Il s'agit d'un livre qui contient peu de développements philosophiques, mais présente tout de même, comme une sorte de passage obligé, un moment où le narrateur se livre à une remise en cause des «préjugés», expliquant notamment que l'inceste n'est pas un crime car «la nature nous a donné un penchant égal pour les êtres d'un autre sexe sans égard à la parenté»²⁶. C'est le législateur, mal conseillé ou mal intentionné, qui crée les crimes et les criminels en produisant des lois qui interdisent, prohibent, culpabilisent... Le discours du personnage principal est relayé par celui d'un prélat qui couche avec sa propre sœur et qui développe une sorte de morale minimale:

Qu'importe à la société que je satisfasse mes besoins physiques ou que je m'en prive, pourvu que je ne nuise pas au bonheur d'autrui, que je ne lui enlève pas sa propriété, que je n'altère pas ses jouissances et que je ne lui cause ni chagrin, ni douleur?²⁷

Un tel discours, continue le prélat, peut-être tenu entre gens de bon sens, mais ne doit pas être divulgué à tout le monde, parce que «le peuple en masse veut être trompé»²⁸. Il y a de ce point de vue une politique des libertins, héritée de la pratique et de

26 Mirabeau H.-G.R. de (1798), vol. I, p. 240.

27 *Ibidem*, p. 242. On mesure ici, dans les derniers mots de la citation en particulier, la distance de Mirabeau – dont la position nous semble beaucoup plus représentative des Lumières hétérodoxes qui s'expriment dans le roman clandestin – à Sade, son voisin de cellule.

28 *Ibid.*

la justification du double discours développée dans les cercles libertins érudits du siècle précédent, qui admet qu'il faut, pour préserver la paix sociale qui est une valeur suprême, éviter d'éclairer inconsidérément le peuple et s'éduquer entre gens choisis – dans tous ces textes, on fait sortir les domestiques avant de discuter philosophie.

Toujours est-il qu'on voit bien ici que la remise en question des préjugés, comme l'interdit de l'inceste, s'accompagne de la formulation d'une nouvelle philosophie morale fondée sur la nature et sur la société. On peut en suivre un autre exemple chez Mirabeau dans le plus intéressant *Le rideau levé ou l'éducation de Laure* qui, parce qu'il s'agit d'un récit d'éducation, tresse avec plus de soin ces différents thèmes. Laure, la narratrice, est éduquée par son père (putatif – la morale est sauve, si l'on ose dire), qui cite volontiers Voltaire et Montesquieu. Elle découvre avec lui le plaisir, et commente a posteriori cet effet de co-éclairage du charnel et de la raison: «Depuis ce temps, tout fut pour moi une source de Lumières; ce que je n'avais pas conçu jusqu'alors se développa dans l'instant. Mon imagination s'ouvrait entièrement, elle saisissait tout, il semblait que l'instrument que je touchais fut la clé merveilleuse qui ouvrait tout à coup mon entendement»²⁹. Liant l'éveil sexuel et la curiosité, le récit enchaîne les discours et instructions du père, portant sur tous sujets, depuis la physiolo-

29 Mirabeau H.-G.R. de (1788), vol. I, p. 331. Il n'est pas interdit de lire ici une reprise malicieuse de la question de La Fontaine, «Comment l'esprit vient aux filles» (La Fontaine J. de (1674), vol. I, p. 811 dont on rappellera tout de même que Marivaux avait donné un pendant masculin et honnête dans *Arlequin poli par l'amour*).

gie humaine jusqu'à l'astronomie et mêlant, selon une technique que le roman libertin à ambition philosophique a largement mise en pratique depuis la fin du XVII^e siècle, les «conversations» aux «plaisirs»³⁰ – la description du contenu de l'éducation donnée, l'objet du récit, coïncidant avec la description de la forme même du roman dans lequel le lecteur est donc supposé suivre le parcours de l'héroïne et le refaire en lui-même: «c'est à peu près ainsi que mon père tâchait chaque jour de tracer dans mon esprit des impressions de philosophie»³¹.

Dans cette éducation, la religion brille par son absence, au profit d'une métaphysique déiste vaguement formulée. On s'amusera de lire que les romans en sont bannis au prétexte de leur fausseté, à l'exception notable de *Zadig* en raison de sa leçon fataliste: «Tout s'enchaîne afin de suivre un ordre fixé pour l'ensemble et pour chacun en particulier»³². Mais l'objet principal des enseignements paternels est la morale, dont la norme est désormais, en l'absence de principes religieux, la nature seule:

Mon père se plaisait à me faire lire des livres de morale dont nous examinions les principes, non sous la perspective vulgaire, mais sous celle de la nature. En effet, c'est sur les lois dictées par elle et imprimées dans nos cœurs qu'il faut la considérer³³.

30 *Ibidem*, p. 344.

31 *Ibidem*, p. 346.

32 *Ibidem*, p. 348.

33 *Ibidem*, p. 346.

Et lorsque l'éducation s'achève, vers 16 ans, c'est encore cette norme qui est affirmée: «élevée sans préjugés, je n'écoutais, je ne suivais que la voix de la nature»³⁴. Dans le discours du roman, la norme semble d'autant plus impérative qu'elle reste dans un certain vague. Néanmoins, après le récit de diverses aventures sexuelles impliquant son père mais également d'autres protagonistes, la deuxième partie donne tout au long un «discours du père»³⁵ signalé comme tel par un intertitre, qui se présente comme une attaque contre les préjugés en matière de mœurs, et notamment contre l'idée de fidélité monogame, en s'appuyant sur une explication nécessitariste des actions et des désirs humains qui ne dépendent pas de notre volonté mais de notre organisation et de passions fondamentales. Les lois nécessaires de cette nature, telles qu'on peut les déchiffrer à la lumière de la physique, de la raison et de l'expérience, sont orientées par le principe de perpétuation des espèces, qui déculpabilise donc le plaisir en en justifiant l'existence:

Consultons la nature, quels ont été son but et ses desseins? La reproduction des êtres; et elle n'a imprimé dans de plaisir dans l'union des sexes que pour y parvenir d'une manière agréable et par conséquent plus sûre³⁶.

Mirabeau agrmente ce déploiement de thèses assez communément répandues dans le roman clandestin d'opinions qui lui sont plus particulières, mais qui sont justifiées selon les mêmes procédés: le père

³⁴ *Ibidem*, p. 348.

³⁵ *Ibidem*, p. 424.

³⁶ *Ibidem*, p. 428.

prouve à sa fille qu'étant donné cette visée reproductrice de la nature, il n'est pas bon pour une femme d'avoir plusieurs hommes à la fois puisque les semences se mélangent et produisent une fermentation néfaste, si bien que «la nature n'a pas donné le même droit aux femmes d'être infidèles»³⁷ – on a pu voir, avec toutes les figures de courtisanes philosophes du roman libertin, que telle n'est pas, dans ce corpus, la doctrine la plus communément répandue. Toujours est-il qu'on voit bien ici que c'est la nature, non comme principe métaphysique mais bien dans ses lois physiques supposées, qui devient productrice de droit, d'obligations et de légitimations en matière morale.

La vérité de ce discours s'éprouve de manière pragmatique par les bons effets qu'il produit: «Il dégagea mon âme, par cet exposé de ses sentiments, d'un poids qui la surchargeait; il lui rendit sa tranquillité et la remplit d'une joie parfaite»³⁸. À son tour, Laure, devenue philosophe et retirée comme pensionnaire dans un couvent à la mort de son père, transmet les vérités qu'elle a reçues et devient l'éducatrice d'Eugénie, en commençant avant toute chose par la libérer des «dogmes dont on a bercé [son] enfance»³⁹ et en lui racontant sa propre histoire qui illustre les bons effets de la philosophie.

On le voit bien dans ce texte qui rassemble en quelque sorte des lieux communs du discours philosophique du roman libertin à la fin de la période qui nous intéresse ici, la remise en question de la morale

37 *Ibidem*, p. 434.

38 *Ibidem*, p. 434.

39 *Ibidem*, p. 442.

catholique va, comme cela était déjà clairement thématifié quarante ans plus tôt dans *Thérèse philosophe*, avec la production d'une nouvelle forme d'honnêteté du philosophe libéré des préjugés du vulgaire et soucieux de son prochain, qui au fond participe de manière narrative au travail d'élaboration mené par «Le philosophe» de Dumarsais publié dans les *Nouvelles libertés de penser* de 1743 et dont l'*Encyclopédie* donne une version édulcorée en 1765.

Dans le cadre des romans-mémoires mettant en scène la vie aventureuse d'une femme qui devient philosophe après toutes sortes de péripéties, ce souci d'une représentation vertueuse du philosophe donne une fin topique, qu'on retrouve notamment dans *Clairval philosophe* (1765), *Margot des pelotons* (1775) ou encore les *Confessions d'une courtisane devenue philosophe* (1784): la mémorialiste éclairée et assagiée par toutes ses aventures se retire à la campagne où elle écrit ses mémoires et devient la bienfaitrice de son canton. Dans ce dernier texte, le lecteur a même l'impression que les 40 pages conclusives de réflexions, appuyées sur Rousseau, Montesquieu et le droit naturel, et consacrées aux causes et aux remèdes à apporter à la corruption des mœurs, sont faites pour être considérées avec sérieux – mais comme elles sont censées être la production d'un personnage manifestement romanesque de courtisane philosophe qui vient de nous raconter complaisamment son parcours et ses multiples entreteneurs et amants, cela en fait pour le lecteur d'aujourd'hui un objet curieux et, avouons-le, un peu difficile à saisir dans ses intentions.

La plupart du temps, comme c'est le cas avec les personnages de philosophes dans *Thérèse philosophe*, qui est un texte qui a été beaucoup imité, on a l'impression que ces portraits imaginaires, en opposition à la mortifère vertu chrétienne, d'une autre figure de l'honnêteté et de la vertu philosophique qui vient montrer narrativement par la représentation de son existence même qu'une telle conduite est pensable et par conséquent possible, sont néanmoins à lire avec une forme de second degré au sens où le lecteur sait qu'il a à faire à des personnages de fictions qui sont aussi drôles par la part de provocation qu'ils représentent dans le retournement des prédicats attendus. Comme souvent l'ironie, ils sont fait pour poser des questions sérieuses, mais peut-être pas pour être pris au sérieux, et leur discours sont fait pour être examinés et pris en considération, mais peut-être pas pour convaincre, non plus que la conversion trop facile des jeunes filles qui les écoutent. Tels l'abbé T..., le premier maître de philosophie de Thérèse, ils sont drôles; et cet humour – qui a le grand mérite de réussir à faire exister, le temps de la fiction, une confrontation des normes qui serait intenable sans cette dimension qui en désamorce la violence – laisse le lecteur devant la tâche de la penser par lui-même: tant il est vrai que la constitution d'une lecture critique est une des conditions *sine qua non* de la philosophie morale narrative.

BIBLIOGRAPHIE

- Baudelaire C. (1980): “Projet de préface pour *Les Fleurs du mal*”, in Idem: *Œuvres complètes*, Paris: Robert Laffont.
- Bournonville, C.; Duflo, C.; Faulot, A.; Pelvilain, S.: *Pré-voist et les débats d'idées de son temps*, Leuven-Paris-Bristol: Peeters, 2015.
- Brasart, P. (2017): *Dom Bougre, portier de la subversion*, «Dix-huitième siècle», n. 49, 2017, à paraître.
- Chavigny de la Bretonnière, L. de (1682): *La Religieuse en chemise et Le Cochon mitré*, Saint-Étienne: publications de l'Université de Saint-Étienne, 2009.
- Condillac, E.B. de (1755), *Traité des animaux*, Paris: Bréal, 2004.
- Courtisanes philosophes* (1748): *Courtisanes philosophes, Psa-phion, courtisane de Smyrne et Hipparchia, histoire galante*, Paris: Société française d'étude du dix-huitième siècle, 2013.
- Diderot, D. (1769): *Le Rêve de d'Alembert*, Paris: GF-Flammarion, 2002.
- Foucault, M. (2009): *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II*, Paris: Gallimard.
- Histoire de Dom B*** (1741): Histoire de Dom B***, portier des chartreux, écrite par lui-même*, in: *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, Paris: Gallimard, 2000, t. I.
- La Fontaine, J. de (1674): “Comment l'esprit vient aux filles”, in: *Nouveaux contes*, in: *Œuvres complètes*, Paris: Gallimard, 1991.

- Le Triomphe des religieuses ou les nonnes babillardes* (1748): *Le Triomphe des religieuses ou les nonnes babillardes*, in: *L'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, in: *Œuvres anonymes du XVIII^e*, Paris: Fayard, 1986.
- Martin, C. (2014): *Mémoires d'une inconnue. Étude de La vie de Marianne de Marivaux*, Mont Saint-Aignan: Presses Universitaires de Rouen et du Havre.
- Mémoires de Suzon* (1778): *Mémoires de Suzon*, in: *Romaniers libertins du XVIII^e siècle*, Paris: Gallimard, t. II.
- Mirabeau, H.-G.R. de (1788): *Le rideau levé ou l'éducation de Laure*, in: *Œuvres érotiques*, in: *L'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, Paris: Fayard, 1984.
- Mirabeau, H.-G.R. de (1798): *Hic-et-Haec ou l'élève des RR-PP jésuites d'Avignon* in: *Œuvres érotiques*, in: *L'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, Paris: Fayard, 1984.
- Nerciat, A. de (1788): *Le doctorat impromptu* (1788), Arles, Actes Sud, 1993.
- Rousseau, J.-J. (1755): *Discours sur l'origine de l'inégalité*, in: *Œuvres complètes*, Paris: Gallimard, 1964.
- Schneewind, J.B. (1998): *L'invention de l'autonomie. Une histoire de la philosophie morale moderne*, trans. edited by J.-P. Cléro, P.-E. Dauzat, E. Meziani-Laval, Paris: Gallimard, 2001.
- Thérèse philosophe* (1748): *Thérèse philosophe ou Mémoires pour servir à l'histoire du père Dirrag et de Mademoiselle Éradice*, Paris: GF-Flammarion, 2006.